

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES DEUX FRÈRES

## II

NICOLAS ET LE GENDARME—(Suite.)

Nicolas avait parfaitement compris, cependant, ce que venait de lui dire le gendarme. S'il allait à Salbris, le bruit de l'attentat commis sur le gendarme se répandait, on ouvrait une enquête, et sa présence à lui, Nicolas, auprès du blessé, devenait une preuve terrible contre son père, le meurtrier. Le gendarme lui tendit la main.

— Ecoute, mon garçon, lui dit-il, sans toi je serais mort, car le froid m'aurais pris, et peut-être qu'on n'aurait jamais découvert mon assassin. Il ne faut donc pas que ta bonne action tourne contre toi-même. Reste auprès de moi. Quand je me sentirai un peu plus fort, je m'appuierai sur toi et je tâcherai de gagner le bord du bois.

L'enfant et le gendarme passèrent le reste de la nuit dans la hutte.

Le premier entretenait le feu; l'autre étanchait sa soif ardente avec de la neige.

Au matin, un peu avant le jour, la lune quitta l'horizon.

— Maintenant, allons, dit le gendarme.

Et il sortit en chancelant et s'appuyant des deux mains sur les

épaules de Nicolas. La marche fut longue et pénible. Le blessé trébuchait souvent; souvent les forces lui manquaient, et il était obligé de s'asseoir. Nicolas ne le quittait pas. Enfin, comme

le premier rayon du soleil se montrait, ils atteignirent la lisière de la forêt. On voyait à un quart de lieue de distance les toits et le clocher de Salbris.

— A présent, va-t'en, dit le gendarme. Je me traînerai comme je pourrai. Et ne crains rien, je ne dénoncerai pas ton père!



Il se remit à trembler de tous ses membres.

## IV

LA MARIETTE

Son crime accompli, Martin-l'Anguille s'était sauvé. Pendant près d'une heure il avait couru au hasard dans la forêt, en proie à une terreur délirante, le front baigné de sang et les yeux injectés. L'échafaud se dressait devant ses yeux à chaque pas qu'il faisait, et l'épouvante précipitait sa course.

Mais cette surexcitation, facile à comprendre si on songe que, jusque-là, cet homme n'avait commis que des délits de chasse et de pêche, se calma peu à peu avec la douleur de cette blessure qu'il s'était faite à la tête et qui, sans doute, était la cause première de son crime. Alors vint la réflexion, et avec la réflexion le sentiment de conservation qui s'empare de tous les criminels après la perpétration de son crime.

La terre était couverte de neige et chaque pas laissait une empreinte.

Martin, qui d'abord avait couru dans la direction de sa

maison, s'arrêta et comprit qu'il se perdait inévitablement s'il ne parvenait point à faire perdre sa trace avant de rentrer chez lui.

Il croyait fermement que le gendarme était mort. Martin n'avait jamais manqué son coup, et sa belle tunit roide d'ordinaire. Mais les autres gendarmes, ne voyant pas revenir leur camarade, se mettaient à sa recherche, trouveraient le cadavre et suivraient le meurtrier à la piste.

Martin faisait toutes ces réflexions, arrêté au milieu de la clairière où il avait tué le cerf. Une sorte d'instinct l'avait ramené en cet endroit. Cependant il ne fallait plus songer à emporter l'animal.

Le braconnier reparut sous l'assassin,

— C'est dommage ! murmura-t-il.

Alors il eut une ruse étrange ; il se déchaussa d'un pied et mit son soulier à contre-sens ; puis, comme il ne pouvait plus marcher ainsi que fort difficilement, il se dirigea vers un petit cours d'eau qui traversait la forêt. La trace, ainsi faite, laissait croire à deux hommes qui auraient marché en sens inverse, sur une seule jambe : une véritable énigme !

Il mit près de deux heures pour faire une demi-lieue et arriva au cours d'eau. C'était un ruisseau assez large et profond, on de certains endroits assez pour qu'un homme s'y put noyer.

Martin se dit :

— Si on suit ma piste jusqu'ici, on croira que l'assassin du gendarme s'est péri.

Il remit ses souliers, passa la bandoulière de son fusil autour de son cou et se jeta bravement à l'eau, malgré la rigueur extrême de la température.

Tant qu'il ne put prendre pied, il nagea vigoureusement ; puis, arrivé en un endroit où l'eau était moins profonde, il continua à marcher dans l'eau.

Le ruisseau aboutissait à l'étang. L'étang était profond ; Martin se remit à la nage et vint aborder devant sa maison.

Comme il grimpait sur le bord en se cramponnant à des ajoncs, il entendit des voix confuses à quelque distance. Il prêta l'oreille et demeura blotti dans les ajoncs. Les voix se rapprochaient ; il y avait une voix d'homme et une voix de femme.

La voix d'homme était celle de Matthieu, un de ses fils :

La voix de femme, en arrivant à son oreille, le fit tressaillir et il se remit à trembler de tous ses membres, saisi d'une étrange et impérieuse émotion. C'était cependant une voix claire et tendre, fraîche et presque rieuse, une voix de jeune fille.

Mais Martin avait reconnu sa fille.

La Mariette, comme on l'appelait, était alors âgée de dix-sept ou dix-huit ans.

C'était cette enfant courageuse qui s'en était allée cinq ans auparavant du toit paternel pour aller gagner sa vie.

Le départ de sa fille était peut-être le seul chagrin réel que Martin-l'Anguille eût ressenti de sa vie. Cet homme dur, farouche, taciturne et comme replié en lui-même, n'aimait ni sa femme, ni ses fils, mais il aimait sa fille... Devant elle, il était sans force et sans volonté ; si elle lui avait commandé de ne pas chasser, peut-être bien qu'il aurait obéi.

Or, depuis cinq ans, la Mariette était chez les mêmes maîtres, dans le Val.

Chaque année, pour Noël, elle avait huit jours à elle et venait voir ses parents. Chaque année aussi, elle leur apportait la moitié de ses gages, dont elle avait touché le montant la veille de la Toussaint. Puis elle s'en retournait, non plus garder les

oies, maintenant qu'elle était une grande fille, mais être servante de ferme.

Or, l'émotion qui s'empara de Martin fut d'autant plus grande qu'il se sentit pris à la gorge par le remords de son crime.

Il aurait bien affronté le regard de ses fils, mais supporterait-il celui de sa fille, le regard honnête et limpide ?

Un moment, caché dans les ajoncs, il écouta causer les deux jeunes gens.

Matthieu disait :

— C'est pourtant vrai que c'est après-demain Noël. Ma foi ! il n'y avait que la mère qui s'en souvint à la maison. Nous autres nous ne savons comment nous vivons. Martinot est allé passer la veillée dans la ferme à Jean Féru, rapport à la Madeline ; moi, j'ai relevé mes collets ; le père et Nicolas sont à l'affût.

— Mon père est incorrigible et vous autres aussi, dit la Mariette avec douceur ; il vous arrivera malheur quelque jour, vous verrez ça...

A ces mots Martin eut froid au cœur.

Mais il fit un effort de courage et se montra tout debout au clair de lune sur la berge de l'étang.

La maison était à vingt pas ; un filet de fumée s'en échappait, et les vitres de papier huilé de l'unique fenêtre laissaient passer un reflet rougeâtre. Bien qu'il fut deux heures du matin, il y avait du feu dans l'âtre et la mère aveugle n'était pas encore couchée.

L'arrivée de sa fille en était cause, car la Mariette était venue heurter à la porte un petit quart d'heure après le départ on forêt de son père et de ses frères.

Cette année, elle avait devancé son arrivée d'un jour. Elle s'en était venue à pied, à travers bois, pour aller au plus court, un petit paquet de hardes sur la tête, vêtue de sa robe des dimanches et chaussée de bons sabots tout neufs, cheminant gaillardement et ayant fait ses dix lieues dans sa journée.

La mère et la fille s'étaient attardées à causer ; elles avaient tant de choses à se dire depuis un an qu'elles ne s'étaient vues ! Et puis la Mariette ne voulait pas se coucher que son père ne fut de retour.

Matthieu était rentré le premier.

Le frère et la sœur s'étaient remis à jaser.

Matthieu était plus causeur, plus expansif que son frère jumeau Martinet.

Après Matthieu, le petit Jacques était entré à son tour avec un sac de bécasses prises au collet.

Jacques avait embrassé sa sœur et s'était couché.

Mais ni Martinet, ni le père, ni le petit Nicolas n'étaient rentrés.

La Mariette aperçu Martin-l'Anguille qui venait de se dresser au bord de l'étang, jeta un cri de joie et courut à lui les bras ouverts.

Martin était ruisselant.

— Ah ! mon Dieu, exclama la jeune fille, vous êtes donc tombé à l'eau ?

— Oui, répondit Martin, je m'étais posé là-bas, de l'autre côté, pour attendre qu'un chevreuil vint boire ; je me suis laissé endormir par le froid et je suis tombé. Une fois dans l'eau, je suis venu à la nage.

— C'est drôle, tout de même, fit Matthieu en s'approchant ; vous n'avez pas perdu votre fusil ; est-ce que vous l'aviez, comme ça passé en bandoulière, pour guetter les chevreuils ?

Le père jeta à son fils un regard farouche et ne lui répondit pas. Puis il dit à sa fille :

— Nous ne t'attendions que demain, petiotte. Viens nous en à la maison, je suis transi.

— Je vas vous faire un bon feu, dit la Mariette; il y a de la soupe qui chauffe. C'est moi qui l'ai faite.

— Je n'ai pas faim, murmura le braconnier d'un air sombre. Puis il dit encore :— Ton maître t'a laissé venir un jour plus tôt ?

— Oh ! dit la jeune fille avec un sourire, mon maître ne me refuse plus rien, maintenant !

— Et pourquoi donc ça, fit Martin avec inquiétude, comme il mettait la main sur la bobinette de la porte.

— Hé ! père, dit naïvement la Mariette, si je voulais me marier, est-ce que vous me refuseriez votre consentement ?

La Mariette entra à ces mots dans la maison, et les reflets du feu éclairaient en plein son visage.

— Le fils à mon maître me veut prendre pour femme à tout prix, dit-elle encore.

Martin-l'Anguille regarda sa fille, et ne put se défendre d'un sentiment d'admiration. La Mariette était vraiment une jolie fille, et on s'expliquait, en la voyant, le goût du fils de son maître.

Mais, comme Martin-l'Anguille entra à son tour dans la maison et se trouvait pareillement éclairé par le rayonnement du feu, la Mariette eut une exclamation d'effroi.

Elle avait aperçu le front ensanglanté du braconnier.

Martin-l'Anguille avait pourtant baigné son front dans l'étang; mais le sang coulait toujours peu à peu, comme une source à demi tarie, et depuis qu'il était sorti de l'eau, son visage s'était de nouveau rougi.

— Père ! père ! cria la Mariette, vous êtes donc blessé !

Martin tressaillit, mais il ne perdit pas son sang froid :

— Oui, dit-il; en tombant dans l'étang, je me suis cogné à un de ces pieux qui sont destinés à retenir nos filets.

— Ah ! fit Matthieu, qui regarda son père d'un air étrange.

— Ce n'est rien, continua Martin-l'Anguille en s'essuyant le front du revers de sa manche.

Et il alla s'asseoir au coin du feu, pour sécher ses habits.

La mère aveugle ne faisait pas grand bruit dans la maison; elle allait et venait par suite de sa grande habitude, comme si elle avait vu clair, et les plus petits recoins lui étaient familiers.

Son mari l'avait toujours fait trembler, et jamais elle n'osait le questionner. Elle ne demanda donc point ce que signifiait les paroles de sa fille; elle n'osa point s'enquérir de la gravité de la blessure de Martin.

Celui-ci lui dit durement :

— Allons ! femme, puisqu'il y a de la soupe, posa la sur la table. Je mangerai volontiers un brin.

La Mariette aida sa mère; au bout de quelques minutes les assiettes furent emplies et Matthieu mit sur la table un pichet de cidre.

Ce dernier observait son père et semblait chercher le mot d'une énigme.

Martin se mit à table, mais il ne mangea pas. Il était sombre et n'osait regarder personne.

Cependant la Mariette s'était mise à jaser, comme une fau-rette qui revient au nid et raconte tout ce qu'elle a vu en fendant le bleu du ciel et en courant les buissons voisins.

— Tu vas donc te marier ? disait Matthieu d'un air distrait, car la blessure de son père le préoccupait non moins que le fusil en bandoulière avec lequel, disait-il, il était tombé dans l'étang.

— Oui, répondit la Mariette, si toutefois le père et la mère y consentent.

— Ah ! chère enfant du bon Dieu ! murmura l'aveugle ; est-ce que nous voudrions faire manquer ton bonheur ?

— Voyons, dit Martin d'un ton bourru qui déguisait mal ses angoisses, faut encore savoir...

— Quoi donc ? fit la Mariette.

— Les tenants et les aboutissants de la chose, pardine !

— C'est mon avis, ajouta Matthieu. Ton maître est-il à son affaire ?

— Vous savez bien que la ferme est à lui ; il aurait soixante mille francs passés que ça ne m'étonnerait pas, répondit la Mariette.

— Et le gars est fils unique ?

— Oui.

Le sombre visage de Martin-l'Anguille s'éclaira subitement.

— Jour de Dieu ! murmura-t-il, une ferme de soixante mille francs ! mais tu seras quasiment une dame.

La Mariette prit la main de son père :

— Vous vous en viendrez tous vivre avec moi, dit-elle. Mes frères aideront mon mari... Vous autres... vous vous reposerez...

— Moi, dit brusquement Matthieu, je reste ici.

— Et pourquoi donc ça ! fit la Mariette.

— Parce que je me suis adonné à la chasse, et qu'il n'y a pas de gibier dans le Val.

— Vous avez tort, dit encore la Mariette, ça vous jouera un mauvais tour votre passion de chasse. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux travailler honnêtement ?

— C'est peut-être vrai ce que tu dis là, petiotte, murmura Martin-l'Anguille avec un sourire, mais il est trop tard pour changer ses habitudes.

— Et puis, reprit Matthieu, les beaux-frères, ça ne s'accorde pas toujours. C'est pas la peine de nous déranger.

Martin frappa du poing sur la table :

— Mais c'est pas le tout, dit-il, que le garçon ait du bien.

— C'est un travailleur, dit la Mariette.

— Faut encore...

— Son père et lui ont bonne odeur dans le pays, continua la pauvre fille, c'est des braves gens...

— Te plaît-il ?

A cette question posée à brûle-pourpoint, la Mariette se prit à rougir et baissa les yeux.

— Allons ! dit-il, c'est bon en ce cas !

Il avait momentanément oublié son crime pour se repaître du bonheur futur de son enfant. Mais ce calme fut de courte durée. Il se leva tout à coup et dit à son fils :

— Ah ! ça, où sont donc les autres ?

— Jacques est couché, répondit Matthieu.

Et Martinet ?

— Dame ! Martinet est comme les lièvres bouquins, il ne rentrera pas avant le jour.

— Et Nicolas ?

— Nous ne l'avons point vu, dit Matthieu. Mais est-ce que vous ne l'avez point emmené avec vous ?

— Nous nous sommes quittés en forêt.

— Tout ça c'est drôle ! murmura Matthieu, qui garda de nouveau le silence.

— Petioto, reprit Martin-l'Anguille, tu dois être lasse. Tu as fait un bon bout de chemin aujourd'hui.

— Ça c'est vrai, répliqua la Mariette, mais rien que de vous voir ça ma délassée.

— C'est égal, faut aller te coucher.

— Et vous aussi, j'imagine, père, dit la jeune fille.

— Oui ; mais auparavant, je vais aller fumer une pipe dehors. J'ai mal à la tête.

Et Martin-l'Anguille bourra sa pipe, fit signe à Matthieu et sortit avec lui, après avoir mis sur le front de sa fille un fiévreux baiser.

— Mais dites donc, le père, fit Matthieu, lorsqu'ils furent dehors, est-ce que vous n'étiez pas parti sur le pied d'un cerf ?

— Je ne l'ai pas retrouvé, répondit le braconnier.

— Pour sûr, j'ai des bourdonnements dans les oreilles, ricana Matthieu, car je croyais bien avoir entendu un coup de fusil.

— Il n'y a pas que nous en forêt

— Oui ; mais votre fusil, ça se reconnaît de loin.

— Alors, fit brusquement le braconnier, c'est moi qui ai tiré, en ce cas ?

— J'en mettrais bien ma main au feu, allez !

— Eh bien ! c'est vrai, dit Martin, j'ai tiré le cerf.

— Ah ! vous en convenez ?

— Mais je l'ai manqué.

— Même la seconde fois ?

— Qu'est ce que tu veux dire ? demanda Martin en regardant son fils de travers.

— Je veux dire qu'à un quart d'heure de distance, vous avez tiré un second coup de fusil.

Martin prit vivement le bras de son fils.

— Tais-toi ! dit-il d'une voix sourde.

— Père, reprit Matthieu, vous avez tort de vous méfier de moi.

— Je ne me méfie de personne...

— Alors, vous feriez mieux de me conter la chose.

— Quelle chose ?

— J'ai idée que vous avez fait un mauvais coup.

— Mais tais toi donc, pie borgne ! grommela le braconnier.

— Écoutez donc, continua Matthieu, si c'est comme ça, vous feriez bien peut-être de filer en forêt... on ne sait pas...

Martin-l'Anguille, dont les angoisses redoublaient, n'hésita plus à se confier à son fils. Il lui avoua tout.

Matthieu était un garçon calme ; il ne manquait ni de prudence ni d'intelligence.

— Vous êtes dans de mauvais draps, père dit-il.

— Bah ! le gendarme est mort, et j'ai fait perdre ma trace, dit Martin, qui essayait de faire passer dans l'esprit de son fils une sécurité qu'il ne partageait pas lui-même.

— Mais, Nicolas, où est-il ?

— Ah ! le brigand, murmura Martin, il est capable de me vendre.

— Tenez, père, dit Matthieu, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Parle.

— Reprenez votre fusil, mettez un pain dans votre carnassière, et allez vous-en forêt du côté des grottes. Faut tout prévoir et attendre ce qui arrivera demain.

Martin songea à sa fille.

— Mais... la Mariette ? dit-il d'une voix tremblante.

— On lui fera une histoire...

Martin hésitait encore...

En ce moment, son fils et lui virent se dresser de l'autre côté de l'étang la silhouette de Martinet.

D'où venait-il ?

### III

JEAN FÉRU ET MARTINET

Martinet, ainsi qu'il l'avait annoncé, s'en était allé à la ferme de Jean Féru, passer la voillée et courtiser la Madeline, une assez jolie fille qui devait avoir quelque bien en mariage.

Le fermier de Sologne n'est pas riche ; miné par la fièvre, il travaille peu ; la plupart du temps, il ne peut payer son fermage, et comme son maître sait bien que s'il le remplace il ne trouvera pas mieux il se résigne à le garder. Pour les géographes, la Sologne commence à la Loire ; pour les gens bien informés, elle ne commence que sur le plateau, c'est-à-dire à deux ou trois lieues du fleuve.

Entre la Loire et le plateau s'étend une contrée plus saine et plus fertile qu'on nomme le Val. Là, le paysan a rarement la fièvre, il est plus à son aise, il se nourrit mieux.

Le Solognot s'en vient volontiers chercher fortune dans le Val ; le paysan du Val, par contre, ne déteste pas monter en Sologne.

Dans le Val, la terre est chère ; on en a pour beaucoup d'argent. Sur le plateau, elle est pour rien, et pour 60,000 francs on a 5 ou 600 arpents.

Le fermier du Val se laisse toujours tenter par cette étendue. Il quitte la métairie qu'il exploitait pour aller louer en Sologne. Il part aisé, avec de bons équipages de charroi, du grain pour les semailles, et un outillage complet ; il a de beaux écus neufs dans un sac de cuir, et il arrive chez son nouveau propriétaire, offrant toutes les garanties désirables.

Dès la première année, il cultive avec ardeur, tourne et retourne cette terre ingrate et sablonneuse comme il ferait de la terre brune et grasse du Gâtinais, et il est tout étonné d'obtenir une maigre récolte de blé noir, de seigle et de pommes de terre. Au bout de trois ans, les économies ont passé à payer le fermage, au bout de six, le fermier est endetté. La picote décime ses troupeaux, la fièvre gagne ses enfants, sa femme et lui même. Alors il songe à sa ferme de quarante arpents dans le Val, sur laquelle une charrue suffisait, et où il récoltait du froment. Mais il est trop tard, il est engrêlé, comme on dit ; la dette l'enchaîne à la terre de Sologne, et c'est là, désormais, qu'il doit lutter, vaincre ou mourir, c'est-à-dire succomber sous la routine, ou triompher par les innovations. Car, depuis quinze ans, la Sologne se transforme, et la main puissante qui s'est étendue protectrice sur elle lui a ouvert le chemin du progrès.

On a suivi à peu près partout les exemples de la ferme impériale de la Mothe Beuvron. Les étangs sont desséchés peu à peu et la fièvre s'en va ; les plantations de sapin se multiplient, et ces plantations qui commencent à être l'oisance du pays, en seront un jour la fortune.

Mais, à l'époque où remonte notre récit, rien de tout cela n'avait été fait. Le paysan s'obstinait dans les errements d'une longue routine ; au lieu de planter des bois, il défrichait.

Un seul fermier avait deviné l'avenir. C'était Jean Féru.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars 1880. — (No. 11.)

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## PREMIÈRE PARTIE

## VI

## LE GRAND ŒUVRE

Il était une heure de nuit ; la Pavot, lassé par le silence obstiné de Tranquille, avait abandonné sa proie ; les restes du souper étaient sur la table auprès de la lampe mourante. Tranquille, seul désormais dans la salle commune, s'était assis sur le grand fauteuil de bois à bras sculptés, trône ordinaire de la Pavot ; il avait les yeux fermés et la tête renversée. Il essayait de dormir.

Sa figure, reposée, n'exprimait plus cette violente détresse qu'il éprouvait pendant que la Pavot le torturait à plaisir. Dieu avait donné au pauvre homme un refuge contre ces navrantes tristesses : Tranquille était un rêveur, et, comme ces enfants heureux que le songe doré prend parfois au milieu des larmes, Tranquille pouvait échapper à ses angoisses et naître tout à coup, rien qu'en fermant les yeux, à un monde d'enchantements.

Tranquille était un rêveur, je dis de ses rêveurs qui prennent aux sérieux leurs aspirations et pour qui le songe vaut la réalité.

Sa nature enfantine le suivait jusque dans ces séries qu'il créait autour de son sommeil. Ce n'était point les rêves d'un ambitieux ni d'un poète, mais bien plutôt les rêves d'un enfant où la science venait jeter quelques reflets étranges.

Rien n'est plus semblable aux allures d'un enfant que les allures d'un savant.

En ce moment, où nous le trouvons tout seul dans la grande salle de l'auberge, il en avait fini avec son martyre, et les beaux rêves planaient en foule autour de son front. Ainsi renversé, dans ces cheveux longs et noirs, son visage, qui souriait vaguement, avait un caractère particulier ; quelque chose de semblable à un rayon de béatitude éclairait ses traits creusés profondément.

Quand la lampe agonisante relevait tout à coup sa flamme et jetait une lueur plus vive, on voyait saillir hors de l'ombre cette grande figure pâle qui, déjà, n'avait plus rien de notre monde.

De temps en temps ses lèvres remuaient, mais ce n'était plus pour donner passage à des plaintes. Il se disait, pendant que le sommeil appesantissait déjà ses paupières :

— Le jour est proche ; qui sait si l'heure ne sonnera pas demain ? Dieu peut tout, et il est certain que l'homme est fait à l'image de Dieu. Après le Quatrième Mystère, il n'y a plus rien que la porte du ciel !

Un sourire vint jouer autour de ses lèvres.

— Ce n'est pas pour moi tout cet or, reprit-il, moi je n'ai pas besoin d'or et je ne connais pas même les jouissances qu'il procure. C'est pour elle et pour lui... Pour elle qui a tant pleuré, pour lui dont le jeune front portera si haut la couronne ducale ! On achète tout avec de l'or : j'achèterai la province d'Armagnac, le comté de la Marche et le duché de Nemours... et d'autres domaines encore s'ils n'en ont pas assez. Puis, je regarderai d'en bas leur bonheur et je serai bien heureux !

Un nuage passa sur ses traits et ses sourcils se froncèrent.

— J'ai encore pensé à eux les premiers ! se reprit-il avec

colère contre lui-même. Non, non, le premier or sera pour mes enfants. Je chercherai, je remuerai ciel et terre... rien ne résiste à l'or ; je les retrouverai !

Son sourire revint plus joyeux et sa tête alourdie se pencha sur ses épaules.

— Fou que je suis ! pensa-t-il en cédant au sommeil, il n'y aura ni premier, ni dernier. Je ragerai dans l'or ; tout ce que je voudrai se fera en même temps. J'aurai la baguette des génies... mes enfants et mes maîtres ! Je dirai : Je veux qu'ils soient heureux et ils seront heureux autour de moi tous ensemble !

Le sourire se fixa sur ses lèvres immobiles, il dormait.

Il y eut peu de temps après un grand remue-ménage dans l'auberge de maman Pavot, où personne ne devait beaucoup dormir cette nuit-là, le bruit se faisait surtout du côté des écuries, littéralement encombrées de chevaux. Outre les personnes que nous avons vues dans la salle commune de l'auberge de la Pie, il y avait toute la suite de madame Blanche d'Armagnac, dames d'atour, écuyers et pages qui s'étaient casés comme ils avaient pu et qui faisaient aussi leur toilette pour la fête de cette nuit. Tous devaient avoir un rôle ; ce n'étaient point les rôles qui pouvaient manquer dans cette gigantesque représentation de la cour du fils de David : c'étaient bien plutôt les acteurs.

Olivier de Graille avait voulu que la comédie, pour être complète, eût son prologue à la porte même de son palais ; les divers personnages devaient arriver dans leur costume biblique au devant du pont levé et être reçus par les gardes du roi Salomon. Il était près de deux heures ; déjà depuis quelque temps les palfreniers préparaient les chevaux dont on avait dû changer les harnais pour les mettre à la hauteur de la circonstance.

On commença bientôt à entendre les écuyers et les hommes d'armes s'appeler par les fenêtres et dans les cours. L'auberge s'éveillait au moment même où Tranquille entamait son premier somme, mais comme il n'avait pas mieux reposé que mangé durant les nuits du voyage, Tranquille était las et dormait tout de bon ; il eut fallu pour l'éveiller d'autres bruits que ceux qui arrivaient dans la salle commune à travers les fenêtres et les portes fermées.

En haut de l'escalier on put ouïr des voix de femmes qui se croisaient ; les derniers apprêts de la toilette étaient en retard : on se pressait, on se gourmandait et les choses n'allaient pas mieux pour cela.

— Allons, dit Jean le Brun à quelqu'un qu'on ne voyait pas, en ouvrant la porte située sous le double escalier : entre ici et tiens-toi prêt à te mêler à l'escorte.

Jean le Brun avait un beau bonnet oriental, une robe de mille couleurs comme Joseph, fils de Jacob et une ceinture à larges franges d'or ; il représentait sans doute quelque écuyer de la reine de Saba. Son compagnon ne se pressait point d'entrer : Jean le Brun fut obligé de le prendre par les bras et de le repousser dans la salle commune.

Son compagnon était, comme on le pense bien, le pauvre Jean le Blond qui n'avait ni rôle ni costume et qui s'était procuré à grand-peine au vestiaire un énorme manteau sabéen. La lampe était morte ; Jean le Brun tenait à la main un flambeau, qu'il posa sur la première table venue.

— Quand madame Blanche va descendre, dit-il, nous étouffons notre lumière et tu feras comme moi. Ton précepteur qui t'a si bien appris le latin a dû te répéter souvent ce vers de je ne sais plus quel grand poète qui dit que la fortune favorise les effrontés.

— Mais, Dieu me pardonne, se reprit-il en regardant mieux Jean le Blond, te voilà tout pâle et tu trembles... Est-ce que tu as peur ?

Le beau jeune homme hésita un instant à répondre.

— Oui, prononça-t-il enfin, comme malgré lui, j'ai peur, c'est vrai, mon frère. A mesuro que le moment approche, je sens les scrupules qui me viennent. N'est-ce point lui manquer de respect que de m'introduire ainsi sans son aveu parmi les gens de sa suite ?

— Eh bien ! dit Jean le Brun, il y a manière d'arranger cela... reste ici en compagnie de tes scrupules et n'en parlons plus.

— D'un, autre côté, reprit le pauvre Jean le Blond, ce me serait une si grande joie que d'approcher d'elle, que de pouvoir baisser le bas de sa robe et murmurer peut être une parole à son oreille.

— Alors, dit Jean le Brun, laisse-là tes scrupules et compte-toi comme un brave gorgon !

— Si elle allait s'irriter ?...

— Reste !

— Trouverai-je jamais une occasion pareille ?...

— Viens !

— Mon frère, tu te joues de mon embarras et tu as raison : mais c'est que j'ai si grande frayeur de lui déplaire !

— Vive Dieu ! s'écria Jean le Brun, si madame Blanche tarde seulement cinq minutes encore, voilà un petit homme qui va perdre l'esprit ! Heureusement que l'essaim de ces jolis oiseaux qui l'entourent commence à chanter le réveil-matin. Écoute-les, mon frère, ce ne sont pas là des accents bien redoutables.

Jean le Blond prêta l'oreille à ces voix flûtées et perçantes qui tombaient du haut de l'escalier. Il trembla plus fort.

— Écoute toi-même, dit-il, au milieu de toutes ces voix, ne distingues-tu pas sa voix, comme on distingue le chant du rossignol au milieu des concerts de la solitude ?

Jean le Brun tourna la tête et siffla une fanfare.

— J'ai entendu une fois la petite Mirette, dit-il, qui chantait sa chanson joyeuse : Et gai ! gai ! gai ! marions-nous ! Je n'admire plus la belle voix des belles dames ni la douce voix du rossignol depuis que j'ai entendu ma petite Mirette, qui sera ma femme, s'il plaît à Dieu.

Il s'arrêta tout à coup et saisit le bras de son compagnon qui regardait avec des yeux fous cette porte derrière laquelle se cachait la beauté de madame Blanche.

— Nous ne sommes pas seuls ici, dit le page en baissant le ton, et nous avons peut-être trop parlé. Il ne serait pas bon pour toi, mon cher frère, que le sire Olivier de Graville, eût vent de ta folie.

Il venait d'apercevoir Tranquille assis sur son fauteuil de bois à l'autre bout de la chambre ; le flambeau trop éloigné n'envoyait au dormeur que de faibles rayons. A cette distance et dans ces demi-ténèbres, Tranquille n'apparaissait guère que comme une masse informe et sombre ; il faillait pour distinguer là un homme les yeux perçants de notre page.

— Il me semble que c'est un prêtre ou un moine, dit Jean

le Blond, l'aubergiste l'aura reçu par charité et il se sera endormi là, comme un juste.

— C'est ce qu'il faut voir, répliqua Jean le Brun.

Il prit le flambeau et se dirigea vers Tranquille.

— En tous cas, dit-il à moitié chemin, en passant devant les restes de la fameuse tranche de pâté, le bonhomme a suivi les préceptes d'Hippocrate et ne s'est pas endormi à jeun !

Il arrivait devant Tranquille qui ronflait assez bien et gardait toujours son sourire. Jean le Brun s'arrêta, le contempla un instant et passa sa main sur son front.

— Jean ! appela-t-il tout bas, viens ici !

Jean détourna les yeux à regret de la porte bienheureuse et traversa la salle commune à son tour. Le page poursuivait :

— Il y avait longtemps que je n'avais parlé à personne de mes petites affaires. Il y avait longtemps que je n'avais songé à mes jeunes ans et à ce brave homme qui venait nous voir ma sœur et moi dans la cabane... Je pense bien que c'est l'histoire que je t'ai contée, mon frère Jean, qui me met ces idées-là dans la tête : mais il me passe une drôle de vision. La figure du bonhomme, je n'en ai guère souvenance, mais la soutanelle, — de par ma foi ! Jean, mon frère, je connais cette soutanelle-là !

Jean le Blond s'était approché ; la lumière que le page tenait à la main tombait maintenant d'aplomb sur le visage souriant de frère Tranquille. Jean le Blond fit un pas en arrière et un cri s'étouffa dans sa poitrine. Le page vit bien qu'il avait envie de fuir.

— Allons ! s'écria-t-il en riant, ma vision s'en va, mon frère, je comprends que la soutanelle est à toi, non pas à moi : je te la donne avec le brave homme qui la porte si bien !

— Pauvre ami ! murmura Jean le Blond, dont l'émotion grandissait visiblement, ma mère est-elle donc seule là-bas ? ou bien ma mère l'aurait-elle suivi ? — Il faut que je l'éveille.

Jean le Brun lui arrêta le bras.

— Si le bonhomme ouvre les yeux, dit-il, ici finit l'aventure.

Jean le Blond se dégagea et se pencha au-dessus de Tranquille endormi.

— Pauvre ami ! Pauvre ami ! murmura-t-il, comme son sourire est heureux ! il rêve qu'il m'a retrouvé peut-être...

Il hésita. Jean le Brun se taisait et attendait. Enfin Jean le Blond mit un baiser sur le front de Tranquille, mais ne l'éveilla point.

Au moment où Jean le Blond, faisant une cote mal taillée avec sa conscience, embrassait son ami au lieu de l'éveiller, la porte par où son compagnon et lui étaient entrés s'ouvrait de nouveau ; elle donnait dans le corridor qui conduisait au logement des hommes d'armes de la Marche ; la figure bilieuse de Tarchino s'y montra un instant ; il regarda le groupe éclairé vivement qui était à l'autre bout de la salle commune.

— Que dites-vous de cela ? murmura-t-il en s'adressant à quelqu'un qui devait être dans la nuit du corridor. Désormais, je veillerai de près sur notre ami Jean Roland !

Une voix sortit de l'ombre et dit :

— C'est peut-être bon qu'ils se soient rencontrés ces deux enfants-là. Jean Roland est un vrai diabolotin ; avec des écus au soleil on fait de lui tout ce qu'on veut. Il pourra servir d'appeau, le cas échéant...

Un grand bruit se fit au haut de l'escalier ; Tarchino referma la porte précipitamment et disparut dans le corridor.

C'était madame Blanche qui avait fini sa grande toilette, et

qui arrivait avec ses filles d'atour en costume. Elles descendirent le double escalier, donnant ainsi une sorte de répétition de leur entrée au château de la Marche et choisissant leur place pour l'effet de la mise en scène. La lumière manquait ; il n'y avait guère qu'une demi-douzaine de flambeaux portés par les suivantes : mais la Pavot, Mirette et Simonot qui venaient d'accourir au bruit, n'en était pas moins émerveillés.

— Ah ! que c'est beau ! que c'est beau ! disait Simonot dont les gros yeux s'écarquillaient, sans vous faire tort, madame Mirette, je voudrais bien être à la place du seigneur comte de la Marche !

Quoiqu'elle regardât de tous ses yeux, la Pavot poursuivait avec Mirette une conversation commencée.

— Mais enfin, disait-elle, ce n'est pas un feu-follet que cette femme-là ! Elle n'a pu passer par le trou de la serrure ?

— J'avais laissé la porte ouverte, répondit la fillette, pensant que tu allais revenir... Mais, regarde donc, regarde donc le diadème de madame Blandhe ! Comme ces pierres précieuses reluisent et qu'on doit être fier de porter tout cela sur son front !

Elle s'inclina devant madame Blanche qui lui envoyait en souriant un signe de tête amical.

— Je vois, je vois, dit la Pavot en s'inclinant à son tour devant la jeune châtelaine, Dieu merci : il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'éclat, de ces beaux diamants et l'éclat de ces yeux plus beaux !... mais je te parle de cette femme, qui m'intéresse plus que tu ne peux le penser ?

— Eh bien, mère, dit Mirette, il était tard, j'avais sommeil j'ai fermé les yeux en entrant dans mon lit. J'avais mis un matelas par terre pour la pauvre femme. Je me suis éveillée au bout d'un peu de temps, parce que j'entendais marcher dans la chambre. J'ai ouvert les yeux et je n'ai rien vu, la lampe était éteinte ; j'ai appelé la pauvre femme qui ne m'a point répondu et je me suis glissée sous ma couverture parce que la peur me prenait. Si tu savais, mère, tout ce que nous avons vu et entendu, Simonot et moi pendant la veillée !

La Pavot haussa les épaules.

— Et puis, ajouta Mirette, quand tu es venue la femme n'était plus là.

La Pavot secoua la tête d'un air pensif et passa derrière la procession pour ouvrir la porte à madame Blanche comme c'était son devoir. Les écuyers et pages en costumes sabéens tout à fait fantastiques étaient entrés par le rez-de-chaussée et suivaient les dames d'atours. Les gardes attendaient au dehors.

— Elle ne peut être bien loin pourtant, se dit la Pavot en avisant frère Tranquille sur son grand fauteuil, puisque voilà mon pauvre innocent d'Andéol. Dieu me pardonne ! il a le sommeil aussi dur que la tête. Tout ce bruit ne l'éveille pas !

Simonot, la bouche ouverte et les yeux béants, se dandinait d'une jambe sur l'autre au pas du cortège. Mirette, attirée à son insu par l'éclat des diamants, suivait de loin madame Blanche.

Frère Tranquille entendait bien quelque chose de tout ce bruit dans son sommeil, car il s'agitait et ses lèvres remuaient ; mais chacun sait que les bruits, de quelque nature qu'ils soient, trouvent leur place dans nos rêves. Il est à croire que le songe de frère Tranquille s'arrangeait de ce tapage.

Depuis l'entrée de madame Blanche, Jean le Blond était resté comme ébloui ; Jean le Brun lui avait demandé s'il était prêt, il n'avait point répondu. Quand le cortège, marchant à petits pas comptés, s'approcha de l'endroit où se tenaient nos

deux amis, Jean le Brun éteignit son flambeau et Jean le Blond se colla contre la muraille.

Tout à coup madame Blanche s'arrêta au devant de ses femmes et sa main souleva son voile à demi.

— Frère, elle t'a regardé, dit Jean le Brun, elle t'a regardé, sur mon honneur !

Il en était tout stupéfait.

Jean le Blond savait bien que madame Blanche l'avait regardé, car il ne sentait plus son cœur. Au moment où madame Blanche reprenait sa marche, Jean le Brun qui croyait rêver saisit le bras de son ami :

— Frère, elle t'a fait un signe, murmura-t-il encore, elle t'a fait un signe, sur mon honneur !

— Hélas ! pauvre Jean le Blond l'avait bien vu, ce signe ; mais il restait cloué à la même place et comme écrasé sous le poids d'un bonheur auquel il ne voulait point croire. Le temps passait et madame Blanche s'éloignait.

— Frère, dit pour la troisième fois Jean le Brun, elle s'est retournée ! Pour moins que cela, moi, je passerais à travers les flammes !

Jean le Blond ne bougeait pas ; le page le saisit par le bras et l'entraîna jusqu'à la porte au moment où madame Blanche allait passer le seuil. Puis ce page excellent, qui riait bien un peu sous cape, regagna tout d'un temps le fond de la salle.

Jean le Blond était comme ivre. Il entendit pourtant une voix douce qui murmurait à son oreille :

— Cette nuit, à l'hôtel de la Marche, quand je porterai la main à mon front, vous vous approcherez de moi hardiment et vous prendrez mon bras en disant à mes femmes : « De par Salomon, le Roi ! »

Madame Blanche descendit les degrés de la cour ; ses dames la suivaient une à une, puis les pages, puis les écuyers.

Quand il ne resta plus dans la salle commune que Jean le Brun, Jean le Blond, Mirette, Simonot et Tranquille endormi, car la Pavot ouvrait en grande cérémonie les portes au devant du cortège, Jean le Brun s'approcha de Mirette en riant. Simonot ayant voulu lui barrer le passage. Jean le Brun le prit par les épaules et le fit tourner sur lui-même une demi-douzaine de fois comme une toupie.

Quand Simonot eut fini de tourner, il tomba tout étourdi sur son séant et regarda la chambre qui continuait de tourner autour de lui.

Le page était déjà parti, entraînant son ami, qui semblait plus étourdi encore que Simonot.

— Eh bien ! dit Jean le Brun à Jean le Blond, quand il furent dans la cour, elle t'a parlé ?

— Ne m'interroge pas, mon frère, répondit le beau jeune homme, je ne peux rien te dire... Je ne sais pas si je rêve ou si je veille !

Le page le regarda en face et devint sérieux.

## VII

### FIN DU RÊVE DE FRÈRE TRANQUILLE

Il y avait à peine quelques minutes que les derniers comparaisons du cortège étaient montés à cheval dans la cour de l'auberge lorsque deux nouveaux personnages traversèrent mystérieusement la salle commune de l'auberge où il ne restait plus que frère Tranquille plongé dans son incurable sommeil.



Les deux nouveaux venus portaient aussi des costumes de mascarade. Il y avait un homme et une femme. L'homme était revêtu de la robe juive et la richesse de ses habits témoignaient du rôle important qu'il allait remplir dans la comédie : il avait un cas-que à haut panache et le glaive massif des Hébreux pendait à sa ceinture.

La visière baissée de son cas-que cachait son visage, mais tous ceux qui connaissaient le sire Guillaume de Soles pouvaient percevoir ce déguisement et deviner le traître Adonias aux longues mèches de cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules.

Quant à sa compagne c'était bien le contraire, personne n'aurait pu la reconnaître ou la deviner; elle portait le costume des épouses du roi Salomon, et sa taille ressortait fière sous ces habits drapés amplement. On ne voyait rien de son visage sous la voile épais qui le couvrait; à peine apercevait-on la naissance d'un front de reine et les bouches magnifiques d'une chevelure plus douce que la soie.

En traversant la salle commune, le sire Guillaume de Soles disait à sa compagne :

— J'ai bien souffert, Madame, et Dieu m'a puni cruellement ! L'action que je fais aujourd'hui et qui peut me perdre en ce monde, je la fais en vue de ma mort prochaine pour avoir, moyennant votre intercession, le pardon de celui qui n'est plus.

La femme voilée ne répondit point.

— Vous me l'avez promis, Madame, insista Guillaume de Soles dont la voix prit une expression d'inquiétude.

— Je vous l'ai promis, Messire, répondit la femme voilée, et je tiendrai ma promesse.

Elle aperçut en ce moment Tranquille sur son autueil de bois : elle le regarda un instant ; Guillaume de Soles faisait comme elle.

— C'est celui-là qui sauva l'enfant ?... murmura-t-il.

La femme voilée fit un signe de tête affirmatif.

— Celui-là ne doit pas craindre la mort ! reprit Guillaume de Soles en tirant un soupir du fond de sa poitrine.

— Hâtons-nous, Messire, dit la femme voilée qui continua sa marche.

À l'instant même où il disparaissaient, la porte située sous le double escalier s'ouvrit brusquement, Tarchino et ses hommes s'élançèrent dans la salle commune.

— En avons-nous assez vu ? s'écria l'Italien en proie à une agitation extraordinaire. Ah ! ah ! notre seigneur le comte va faire ample moisson de nouvelles !... Thibaut, mon compère, voici là, dans la cour, ce coquin de Guillaume qui croit nous trahir et qui nous sert... Puisque chacun emporte sa proie, emportons la nôtre !

— Il ne reste rien, dit Thibaut de Ferrières dont les vêtements étaient couverts de poudre et qui semblait arriver d'un long voyage.

L'Italien montra du doigt frère Tranquille.

— Que faire de cela ? demanda Thibaut avec mépris.

— Mon compagnon, répliqua Vincenzo Tarchino, l'écheveau est trop embrouillé pour qu'il soit permis de dédaigner aucun fil. Il sera toujours temps de trancher le noeud... et peut-être qu'avec l'aide de ce bon chrétien-là, nous saurons au juste à quoi s'en tenir. Vous dites : « L'enfant est mort ; » moi, je dis : « L'enfant vit »... L'un de nous deux se trompe, il faut savoir lequel.

Il marcha d'un pas délibéré vers Tranquille et le secoua

rudement. Tranquille dormait trop bien pour s'éveiller du premier coup, mais enfin il ouvrit les yeux et s'écria :

— Est-ce vous ma noble dame, et fait-il jour déjà !

— Or ça, bonhomme, lui dit Tarchino, ta noble dame est dans la chambre de l'aubergiste et nous envoie te dire qu'il faut monter à cheval.

— A cheval ? répéta Tranquille ébahi.

— Ne cherches-tu pas, reprit Vincent Tarquin un beau jeune homme qui porte une chevelure blonde et qui répond au nom de Jean ?

— Si fait, Monseigneur, je cherche un pauvre enfant, fait comme vous dites et qui à ce nom-là.

— Eh bien, remercie Dieu, bonhomme : nous allons te conduire là où se trouve l'enfant et tu le ramèneras à sa mère.

Tranquille se leva ; une seule pensée l'avait déterminé, il s'était dit :

— Je n'expose que moi !

L'instant d'après il montait en croupe derrière Tarchino et une dernière cavalcade, partant de l'auberge de la Pie, se dirigeait après tant d'autres, vers le noble château de la Marche.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (N<sup>o</sup>. 1.)

## AVIS A NOS LECTEURS ET AGENTS

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrons fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Nous prions nos lecteurs dont le terme d'abonnement expire à la fin du présent mois, et qui désirent continuer à recevoir le *Feuilleton Illustré*, de bien vouloir renouveler avant le 1er Avril, afin de ne pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

## FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
"    Six mois.....	0.50
"    Trois mois.....	0.25
"    Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS. — A ceux qui veulent se charger de la vente de notre journal, nous leur vendons le centime la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Avantôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

Agents pour Montréal. — MM. PIERRE DROLET.

    "    Québec : F. BELAND, 261, rue St. Jean.

HOULE & CIE, PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal